

La ferme de la Minute

Sainte-Croix-en-Bresse



Tous les habitants de Sainte-Croix ont aujourd'hui l'habitude de se rendre à la salle des fêtes du village pour assister aux diverses manifestations organisées par les associations locales. Mais qui se souvient qu'en ce lieu existait il y a encore trente ans une belle ferme bressane ?

... Retour en image sur ce lieu qu'André Cannard connaissait bien pour y être né comme il me l'a expliqué en 2004 ¹ :

« La Minute devait son nom d'être à une minute du château. La famille Cannard est arrivée le 11 novembre 1882 ayant loué la ferme au marquis de Mazonot, grand-père de Monsieur le Comte Guy de Varax, mort ces dernières années. Quatre générations de Cannard se sont succédées à la ferme. Je l'ai quittée le 11 juin 1984 après 102 ans de fermage à la famille de Varax !

Elle fut achetée par la commune et démolie après avoir fait couler beaucoup d'encre, dire bien des mots (et des gros !) entre le Conseil partisan de la démolition et les défenseurs du patrimoine.

Il y avait deux bâtiments : celui d'habitation exactement à la place de la salle polyvalente, d'une trentaine de mètres de long, et celui d'hébergement d'une quarantaine, le long du parc, le tout typiquement dans le style bressan.

(...) En 1932, mon grand-père louait 2 250 francs par an, plus 40 livres de beurre (20 en mai, 20 en septembre), 12 poulets de bonne taille préparés comme aux concours de Noël. Le fermier était tenu à faire toutes les corvées que le propriétaire déciderait : voiturage de bois de chauffage et de matériaux de réparation (sable, pierre, etc.), sciage...

En 1882, l'aïeul louait 1 800 francs. En 1983, j'ai donné 8 563 francs de fermage. »



La famille Cannard en 1890 à la Minute : le père d'André est l'un des enfants

¹ André Cannard et son épouse Marguerite furent les premiers, dès les années 2000, à m'accorder un peu (beaucoup !) de leur temps pour me faire partager leurs souvenirs et savoirs sur la commune et la Bresse. Les photos illustrant cet article proviennent de chez eux.

La ferme de la Minute fut le dernier bien immobilier que la famille de Varax posséda sur la commune hormis le château. Son existence remonte à plusieurs siècles puisque l'on parle du hameau de « La Minute » ou de « La Menute » en 1473 puis « La Menute près Sainte Croix » (1503)². La tradition orale rapporte que le domaine de la Minute fut un fief relevant de la baronnie de Sainte-Croix où divers seigneurs se succédèrent jusqu'à ce qu'Eléonore Chatot le vendit à Jean-François-Joseph le Venant, comte d'Ivorny, marquis de Sainte-Croix en 1744.

Sur la carte terrier que le marquis de Sainte-Croix Eugène de Renouard fit réaliser en 1812, on relève cinq autres domaines en plus de celui de la Minute (Courfoulot, Le Foüete, Les Piguets, le Moulin et l'étang de Varennes), tous cédés à des particuliers au 19^{ème} siècle ou au début du 20^{ème} siècle. L'ensemble de ces domaines formait le marquisat de Sainte-Croix et s'étendait sur environ 450 hectares.



*Les bâtiments du domaine de la Minute sont symbolisés par les deux rectangles bleus
(Crédit photo : Adeline Culas, Association d'Artagnan)*

La ferme de la Minute se composait, comme l'indiquait le dernier exploitant, d'un bâtiment d'habitation (à la place de la salle des fêtes) de trente mètres de long derrière lequel se trouvait un four. En face, parallèlement, s'étendait le bâtiment d'hébergement. Il jouxtait l'abri du jardinier du château et les clapiers à lapins : l'hiver, lorsque les arbres se dégarnissent, quelques pans de pisé se laissent encore entrapercevoir... À proximité se trouve « le réservoir » sorte de puits assez particulier.



Habitation et hébergeage avant leur démolition

² MONIN Sylvie, *Les Artagnan en Bourgogne*, Association d'Artagnan, 1998.

Pour ceux ayant connu la ferme en activité, les visages de Marguerite et André Cannard (« Dédé et la Guiguite » comme on disait affectueusement) y restent associés. La famille Cannard s'installa dans cette ferme en tant que fermier pour le comte en 1882, le 11 novembre, comme cela était la tradition. Originnaire de Montpont-en-Bresse, elle fut choisie par rapport à d'autres « postulants » puisqu'en plus des parents, la famille comptabilisait neuf enfants dont six garçons, susceptibles d'être des bras forts utiles à la tâche. Aux époques les plus récentes, le domaine de la Minute (le terme de « domaine » est encore mentionné sur les états des lieux faits en 1882 et en 1933), s'étendait sur 100 journaux (ou « soitures » comme on disait en Bresse) soit environ trente-trois hectares.

En activité jusqu'au 11 juin 1984, le bâtiment d'habitation fut démoli en 1987 et les hébergements en 1992. La ferme fut démolie pour des raisons diverses, privilégiant sur le territoire bressan la rénovation de la Grange Rouge à La Chapelle-Naude. Quoi qu'il en soit, au regard des photographies, la structure était loin d'être en mauvais état...



En plein bourg, nous avons parfois du mal à imaginer qu'une ferme pouvait y être en activité il y a encore trente ans. Devant cet étonnement, André Cannard n'était pas avare pour prendre la plume et raconter ses souvenirs de la vie à la ferme. C'est ainsi qu'il me raconta une journée de battage à la ferme de la Minute durant l'entre-deux-guerres :

« Nous allons battre à la machine samedi ! Mais aujourd'hui jeudi, pour les femmes de la maison, mère et épouse, la corvée a commencé : il faut faire le ménage partout, laver « l'huteau » où on fera la cuisine, « la grande chambre » où l'on va mettre les tables, tout cela à grande eau, avec l'eau tirée du puits. Il en faut une trentaine de seaux pour chaque pièce, frotter les sols au lave-pont, donner un coup de cire aux meubles et puis descendre les tables à tréteaux qui sont au grenier : elles ne servent que pour la « machine ». Il faut aussi préparer un lit pour coucher « les mécaniciens ». C'est à faire aujourd'hui, demain on fera appel à une voisine pour préparer la bouffe pour quatre repas de vingt-cinq personnes.

Vendredi. Toute la ferme est levée de bonne heure. Il faut saigner la volaille, trois poules, trois poulets, trois lapins, plumer la volaille à l'eau chaude, la vider, dépiauter les lapins : cela représente un bon boulot. Une fois cela fait, si les femmes jugent que cela sera un peu juste, on ira chez monsieur Boivin, boucher, commander un morceau de bœuf pour compléter avec les poules et un rôti, plus la charcuterie, en général saucisson cuit et pâté. Il fallait également préparer le fromage gras qu'on mélangeait avec du beurre et de la crème, tout cela produit à la ferme. Quand cela était prêt, il fallait mettre les tables et les couverts, les bancs et les chaises... puis préparer les légumes : souvent des haricots verts ou demi mûrs.

Samedi. En général, la machine était en place depuis la veille. Elle était à monsieur Courville de Sainte-Croix, conduite par monsieur Palanchon Camille de Sagy, avec deux ouvriers chargés de mettre les cubes dans la batteuse.

Au petit jour, les premiers voisins arrivaient, piquaient leurs fourches dans la cour et entraient boire le café : il y avait la goutte sur la table mais à vrai dire, très peu en prenait. Au jour, la batteuse se mettait à tourner entraînée par un gros tracteur « CASE » rescapé de la guerre 14-18. » Après avoir bu le café et la goutte, « la machine » débutait...

Chacun prenait sa place : en général, cela ne variait guère d'une année à l'autre. Deux aux sacs : c'était deux amis de toujours, anciens commis de la ferme. Ils faisaient des sacs de 80-85kg et les portaient au grenier distant d'au moins cinquante mètres. Quatre sur la machine, en général les plus faibles : ils pouvaient se changer assez souvent. Cinq à la grange pour avancer les gerbes et les mettre sur la batteuse. Trois au paillis : toujours les mêmes, des spécialistes. Sept à la paille qui se portait encore en « vrac », c'est-à-dire non liée. Et deux au « ballo », les plus âgés, qui avaient le temps de faire une cigarette en buvant un canon !

À huit heures, la batteuse s'arrêtait et on allait « dîner » une soupe à l'oignon au lait dite soupe blanche, une omelette et du fromage. À huit heures et demie, le travail recommençait. De temps en temps, les uns allaient boire un café ou un canon. À midi, la batteuse s'arrêtait et après s'être lavé les mains dans des seaux préparés à cet effet, tout le monde allait à table : potage, poule bouillie, légumes, rôti, fromage, café avec une petite « goutte »...

À treize heures trente, la « machine » se remettait en route et chacun prenait sa place jusqu'à seize heures trente : à ce moment, on cassait une petite croûte (saucisson, fromage, beurre) un quart d'heure, vingt minutes et à nouveau le travail reprenait.

Les gens étaient bien fatigués : la chaleur, la poussière, l'effort avaient raison des plus costauds. Dans l'après-midi, il y avait toujours une jeune fille ou jeune femme qui passait avec un litre de vin et un litre d'eau : il arrivait que la journée finie, certains étaient doublement fatigués ! Puis la batteuse tournait à vide : la paille était finie ! Il restait les débris de paille, les balayures de la grange : cela faisait une poussière terrible ! Au bout d'un quart d'heure, la batteuse s'arrêtait : c'était fini !...



Battage à la Minute dans les années 1945 (André est accroupi à gauche)... puis en 1982 à Tagiset lors d'une reconstitution (Maurice Pépin, André Cannard et Louis Badey)

Ça y est, le travail est terminé... mais la journée pas tout à fait : que serait « la machine » sans un dernier repas pris en commun ?... Tout le monde se rejoignait autour des seaux d'eau pour se laver et se brosser ; certains avaient apporté une chemise et se changeaient. Une fois cela fait, les gens se sentaient plus ragaillardis. Alors mon père venait à la porte et faisait entrer tout le monde. Là chacun s'asseyait à table : les anciens de la 14-18 ensemble, puis les anciens prisonniers et enfin les jeunes. Cela commençait par le potage aux légumes, le lapin, les haricots, le poulet rôti, le fromage, le café et la goutte.

Jusqu'au milieu du repas, tout était calme... puis les voix venaient plus fortes : les anciens de 14-18 étaient à nouveau à Verdun et sur la Marne, les prisonniers retournaient au Tyrol ou dans les usines allemandes, les jeunes, eux, parlaient des femmes et sortaient de grosses blagues parfois bien salées ! Mais il y a soixante ans, les jeunes femmes ou filles n'étaient pas des « oies blanches » et cela ne les gênait pas trop !... Parfois, certains y allaient pour une petite chanson : « La chanson des blés d'or », « Za-Za et Zi-Zi », « La femme aux bijoux » étaient le répertoire le plus courant. Puis la fatigue revenait, les discussions s'arrêtaient, et après une dernière petite « goutte » quelques-uns se levaient et tout le monde suivait. Après s'être souhaité le bonsoir, chacun rentrait retrouver la « patronne » qui avait fait tout le travail à la maison et était bien fatiguée aussi !...”

Au-delà du récit du temps passé, ce passage permet de se rendre compte de quoi était fait le quotidien de nos aïeux mais également leur « intérieur » lorsqu'est évoqué le ménage fait à l'occasion de la machine. Les états des lieux nous étant parvenus permettent également de s'imaginer la disposition et les usages des différentes pièces de la ferme ainsi que des détails tels que la fermeture des fenêtres, le pavage du sol mais aussi l'entretien extérieur.

Le 24 novembre 1882, le géomètre Mathy de Sornay est nommé pour procéder à l'état des lieux du domaine à l'occasion de la sortie du fermier Pierre Vandroux et de l'entrée de Jean-Pierre Cannard « à l'effet de faire la visite des lieux, reconnaître les dégradations et fixer le montant des indemnités qui pourraient être dues relativement à l'exploitation d'un domaine situé à la Minute ». Sont ainsi passés en revue le moindre bris de fenêtre et autres pênes manquants alors que sont dénombrées les différentes parties du domaine.

Le bâtiment d'habitation possède ainsi une chambre à midi pour laquelle « au foyer, il n'y a pas de plaque et le manteau de la cheminée est sans garniture », une cuisine, une chambre au nord « planchéiée », un évier, une laiterie, un grenier (« La porte de l'escalier ferme avec un verrou. L'escalier est en état et garni d'une rampe. Il existe quinze solives destinées à suspendre le turquis. ») et une cave. Attenants, se trouvent « l'écurie des chevaux », trois loges à porcs, deux poulaillers, un puits, un hangar et un four « en état ».

En face les hébergeages comprennent trois écuries, un passoir et une grange alors que dans la cour « les trottoirs sont sans bordure ». Puis viennent les parcelles, à commencer par le jardin puis « Les Grands jardins » (terreensemencée et chenevière), « Le Champ du Four », « La Palissade », « Les Grandes Varennes », « Le Petit Champ » (terres semées), « Les Vergers », « La Boucherotte », « Le Champ Salagon », « Les Villerots » (éteule), « Le Chateau », « Le Pré Chevalier », « Le Grand Quartier », « La Grande Varenne » (prés), « La Bretennière », « Le Bois Gravier » (éteules surchargées), « La Borde » (bois, terres semées et pré) et « L'Étang Martin » (pâquier).



La ferme dans les années 1969-1970

Si la moitié de ces toponymes ont disparu, cette description permet de constater la partition faite entre élevage et culture au sein d'une même ferme comme l'a à nouveau narré André Cannard concernant une journée de fenaison :

" En ce jour, 25 juin 1943, mon père a décidé de faucher le Pré Chevalier : nous en avons fauché hier un hectare environ, sur trois hectares de superficie. En ce temps là, les prairies naturelles où il y avait plusieurs propriétaires étaient interdites de fauche jusqu'au 24 juin, jour de la saint Jean. Le maire pouvait par décret l'avancer de quelques jours mais c'était rare.

Donc, au petit jour, mon père nous appelait à la porte où nous couchions le commis, René que l'on appelait « Le Vaule » en patois, et moi. Nous couchions dans une petite chambre spécialement pour nous : il y avait deux lits de 1m20, une armoire, une table, trois chaises. Nous dormions les deux ensemble sur une « caspaille », sorte de matelas bourré de dépouilles de maïs, une « cutre » petit matelas en duvet, des gros draps de toile de chanvre, une couverture l'hiver et un édredon en dehors. Nous dormions très bien !...

Sitôt appelés, sitôt debout ! Alors, on passait à l'huteau. Mon père avait fait le café : un tiroir de café et d'orge moulu avec beaucoup de chicorée. Une grande tasse, un petit morceau de pain que l'on trempait dedans : en dix minutes c'était avalé. La journée commençait.

René et moi allions chercher les chevaux au pâquier derrière la maison. Nous leur mettions le collier, les attelions à la faucheuse qui était au milieu de la cour et en route pour le pré ! Il ne nous fallait guère plus d'une demi-heure du levé au départ.

Arrivé au pré, René qui avait une faux coupait le foin autour des buissons et de la rivière. Moi, je baissais le peigne de la faucheuse et commençais à tourner autour de la parcelle. Les chevaux s'entendaient bien. Le foin coupé par la lame tombait régulièrement contre la planche à andains. J'aimais ce travail !... Chaque fois qu'un était fait, la parcelle diminuait de 2m60, la coupe étant de 1m30 : c'était un grand progrès avec la faux.

Vers les huit heures, mon père arrivait avec le casse-croûte, le « diné » du matin. Nous nous arrêtons, on levait la « faussreine » des chevaux pour qu'ils puissent baisser la tête et manger un peu d'herbe...et nous nous installions René et moi autour du panier, un torchon de cuisine bien propre étendu sur le pré. Le contenu ne variait guère : deux bols, deux œufs, une salière, un bout de lard ou une tasse de beurre ou de fromage fait maison. Un bon morceau de pain de ménage, une bouteille d'eau. Les sauterelles et les grillons étaient nos voisins de table, je m'en souviens comme si c'était hier... et nous étions bien !...

En vingt minutes tout était fini et l'on recommençait le boulot ! Vers les dix heures on rentrait : en principe il y avait un hectare de fauché. Arrivé à la ferme, les cheveux dételés, René lavait la faucheuse, partait aiguiser la lame et en mettait une autre pour le lendemain. Moi, je prenais un cheval, l'attelait au râteau faneur marque Puzenat et je retournais au pré fâner le foin coupé la veille. René, son travail fini, revenait fâner à la fourche ce qu'il avait fauché le matin.

À midi, fini ou pas, c'était le dîner : nous mangions toujours à midi, nous prenions toujours le temps de manger à moins que le temps menace !

L'après-midi, je finissais « d'enraiser ». Une fois fini, nous commençons à charger les voitures que l'on avait amenées au pré. Mon père faisait les voitures, René et moi donnions les fourchées de foin, jamais les deux à la fois ce qui aurait gêné le faiseur derrière nous. Ma mère et deux voisines ratissaient ce qui restait après notre passage. La voiture finie, nous la liions avec une perche en long et avec une grosse corde ; nous tirions pour serrer le foin afin qu'il ne glisse pas. Nous faisons en général trois voitures.

Mais souvent, des gens se croyant redevables venaient nous aider car mon père leur avait rendu service : voiturier du bois, une voiture de fumier pour le jardin... Dans ce temps, on ne payait pas en services, on les rendait à l'occasion. Il y avait aussi les voisins, même d'assez loin, surtout de Chatenay, qui avaient des vaches mais pas de taureaux et qui les emmenaient saillir à La Minute. (...)

Vers les cinq heures, nous arrêtons et allions « serner » (faire quatre heures). Que l'on soit seul ou avec des aides, nous prenions le temps de faire un bon casse-croûte. Après, on mettait le foin au fenil et de cela je garde un mauvais souvenir : à sept heures, sous des tuiles chaudes, dans du foin chaud, de la poussière, la fatigue qui arrivait, c'était très pénible. Quoique jeunes, nous étions crevés.

Après un léger souper, souvent du pain trempé dans du lait, nous nous lavions dans des seaux puisés le matin : le soir, l'eau était tiède, cela nous faisait du bien. Alors, on retrouvait notre « caspaille » et l'on dormait comme des loirs. Le matin nous étions frais comme une fleur... Nous avions 20 ans..."



À la Minute en mai 1963

Il reste aujourd'hui de ce lieu les souvenirs que Dédé Cannard a eu la présence d'esprit de transmettre et la dénomination de « La Minute » conservée comme toponyme et attribuée aux locaux municipaux construits ces dernières années. Mais certains se souviennent peut-être de la ferme où des fêtes qui s'y firent notamment en 1983 et 1984 où des mariages bressans furent reconstitués...mais ceci est une autre histoire.



Reconstitution d'un mariage bressan en 1984 devant la ferme

Adeline Culas

